

Non conforme

Pierre-Emmanuel Boyer

Pierre-Emmanuel Boyer

Non conforme

© Pierre-Emmanuel Boyer, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5923-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Partie 1
DE GRÉ OU DE FORCE ?

CHAPITRE 1

DIEU AU PAYS DES ALIÉNÉS

Je vais dans cet hôpital parce que mes grands-parents et Monsieur Monier, leur ami, insistent mais je sais pertinemment que je ne suis pas fou. Ce sera un bon moyen de m'amuser et j'en ressortirai bien vite. Je suis rompu à la magie et à l'hypnose et bien malin celui qui essaiera de me manipuler. Tel sera pris qui croyait prendre, je vais tous les faire tourner comme des marionnettes ! D'ailleurs, où sont-elles mes futures marionnettes ? Ce n'est cependant pas normal qu'on me fasse attendre si longtemps pour que je démontre que je ne suis pas zinzin !

Monsieur Monier sait que je joue aux échecs alors, pour passer le temps dans la salle d'attente, me raconte ses prouesses quand il avait mon âge. À son discours, je remarque immédiatement qu'il est pathétique à ce jeu mais comme je suis magnanime et diplomate, je feins de m'intéresser à son histoire. Mais comme toutes les personnes âgées, il croit qu'il a le monopole de la parole. Puis, c'en est trop ! Il m'en coûte de l'entendre disserter sur sa médiocrité, je m'en vais lui donner quelques bribes de ma science ! Dans mon royaume, on ne laisse pas la parole à l'ignorant. Patiemment, je lui enseigne les rudiments et le voilà qui se met à bégayer en réponse. Je ne comprends pas. Il bégaye à chaque mot. Il patauge à finir sa phrase, c'est étonnant. Je me retiens de rire à la face du vieux sénile et laisse néanmoins échapper un sourire narquois. Le niais me le renvoie, hébété. Mais pourquoi ne l'ai-je remarqué ? Je suis la cause de son infimité, c'est manifeste ! C'est par mon pouvoir que je lui ôte la parole ! Ma malice m'apparaît à présent et je me délecte de lui ôter les mots de la bouche. Surtout je ne l'aide pas, je le laisse galérer ! C'est cruel et tellement plus suave... À côté de nous, une dame apostrophe sa voisine :

— Puis-je vous demander pourquoi vous êtes là ? Discutons un peu, cela fera passer le temps...

— Je suis là pour mon feuh-feuh-feuh, pour mon fils, il est schizoph-ph-rène. Il a même des hallu-lu-lu-cinations au-au-auditives. »

Je suis la cause de ses bégaiements à elle aussi ! Je peux rendre n'importe qui inapte ! *Mais si je ne me suis pas rendu compte de ma malice, elle pourrait bien*

me jouer mes propres tours... mmh. Non, il n'y pas d'inquiétude. Je suis Dieu donc j'ai certainement fait en sorte de ne pas m'autodétruire, sinon je ne pourrais plus être Dieu. Évidement. Il ne faudrait pas qu'un autre puisse me voler l'empire. Mais je l'ai bien protégé. Ça n'arrivera pas.

« Bonjour ! Veuillez me suivre » L'homme qui m'adresse ce salut chaleureux porte sur son visage les marques de la cinquantaine qui s'accepte tout en se laissant aller : cheveux gras et grisonnants, rides fines sur le front, barbe mal rasée, dents à couleur terne ; dans ses yeux se lit une sorte de tristesse empathique. Il porte une blouse blanche comme les personnes qui l'entourent. Je m'assois dans le bureau où nous arrivons. De l'autre côté de la table, l'homme se met à me poser une somme de questions sur ma vie. Je lui raconte tout, sans la moindre honte : comment mon faire-valoir de « père » m'a tabassé tous les jours, mes multiples fugues pour tenter d'échapper à son emprise toxique, sa personnalité de pervers narcissique...

Mais assez discuté de mon faire-valoir, dans cette salle des urgences se tiennent à ma disposition les éléments de la mise en scène de ma personne. Moi, superbe héros et magnifique acteur et mon audience blanche pénétrée d'attention. Je jouis de grandeur. Je dois les toucher plus profondément, leur faire admettre ma supériorité. Tout en étalant un récit palpitant, je me jette sur cette petite proie d'infirmière. Une blondette bien dodue, la trentaine, *pas trop mal, je devrai m'en contenter*. Je la regarde intensément, sûr de mon potentiel physique et reflète une outrecuidance sans bornes. Je sais qu'elle ne peut résister à un tel assaut. La pureté de mon visage, la limpidité fougueuse de mon œil la dominant entièrement. Elle est secrètement sous mon emprise tandis que je déploie mes talents d'orateur au médecin. La pauvre sotte n'est pas discrète. D'abord elle est gênée, elle m'esquisse quelques sourires en baissant les yeux et le pourpre envahit ses joues. *Quelle gamine et médiocre conquête !* Elle n'assume même pas ses sentiments. La sueur apparait sur son front ; elle me supplie une explication. D'une main, elle agrippe la table qu'elle serre de plus en plus. Elle résiste à l'expression de son corps devant ses pairs, elle me résiste ! Je lui assène le coup d'éclat. Elle pouffe lamentablement, se crispe entièrement, contracte tous ses muscles, convulse son corps puis glousse de lasciveté. Son corps s'évanouit lentement avec une plainte. Satisfaction et libération. Le médecin à sa droite qui m'interroge la fixe brièvement, agacé, ce qui m'amuse puis il reprend son écoute. Elle se tourne vers moi, soumise. Elle a joui par mon magnétisme, je jubile. *Je lui ai livré le meilleur orgasme que la Terre ait jamais*

porté ! Ceci, bien sûr, à l'insu des médecins passionnés par mon épopée. Je suis télépathe. Je suis ici et ailleurs, je suis le Diable, je suis Dieu, je suis le Maître.

Une fois l'interview finie, le médecin m'invite à séjourner quelques temps dans l'établissement. J'accepte volontiers : je n'ai pas de contraintes, au contraire, c'est moi qui fixe les contraintes et notamment le Jugement dernier. En dehors de cela, je suis le Vacancier éternel ; le temps n'a pas de prise sur moi puisque j'en suis le Créateur. Et quand je le désirerai, je m'en irai. On me conduit donc dans mes quartiers au rez-de-chaussée de la clinique. Le secteur 006. L'infirmière, remise de ses émotions, referme la porte à clé derrière moi et je lui emboîte le pas. Je suis étonné qu'elle ne fasse pas mention de la volupté à laquelle je l'ai conviée à l'instant. Comment peut-elle me montrer autant d'indifférence après l'orgasme que je lui ai donné ? *Ingrate !*

Sur les côtés, de nombreuses portes, tantôt ouvertes, laissent entrevoir des chambres d'hôpital. On me mène à la salle de détente où sont réunis la plupart des patients. Un dévisagement transversal de ces adultes me montre l'évidence : je ne suis pas à ma place dans ce lieu. Les malades se traînent fébrilement, portant avec difficulté leur air abruti. Certains bavent sur le sol, d'autres reniflent. L'infirmière me présente à l'assemblée de débiles.

« Je vous laisse, je vais préparer votre médicament, je reviens, prenez le temps de faire connaissance. »

Les malades m'entourent de questions directes sur ma provenance et de demandes intéressées : « Hé ! Hé ! Tu sais jouer au Uno ? ». Un énergumène se lève exprès de sa chaise pour me dire, observateur : « T'es nouveau toi ? ! ». Sur une table, un jeune simplet prend des airs érudits quand il assemble deux morceaux de puzzle. Sur une autre, on joue aux petits-chevaux. Ils sont complètement aliénés : même un enfant de six ans ne s'adonne plus à de tels jeux ! Je m'approche d'une table ronde où une vieille rachitique joue aux dominos avec une bonne mère de cinquante ans flottant dans sa graisse. Celle-ci me cède sa place après avoir perdu. Je n'ai pas l'intention de participer à ce jeu puéril, par contre c'est un bon moyen pour faire étalage de mes dons. La vieille me réexplique la règle tandis que la grosse me livre gratis ses trucs pour bien jouer. Puis celle-ci déclare « Je m'appelle Blandine. », comme si c'était la panacée. L'infirmière revient avec deux godets : un contenant une pilule blanche et l'autre, de l'eau. Je fais semblant d'avaler le médicament en le plaçant sous ma langue et quand la blouse blanche nous quitte, je révèle aux deux joueuses le

pot aux roses en exhibant fièrement le médicament, l'air de dire : « ça, c'est bon pour vous ! ». En jouant, je remarque ma faculté à deviner les numéros cachés. Je ne suis pas surpris de détenir ce pouvoir mais j'ai envie d'en faire part. « Je vois tout à l'avance, je vais gagner ! », dis-je avec frénésie et une pointe de contentement. La vieille répartit : « Tu ne peux pas, c'est impossible. ». Alors je lui prouve, simplement : « Le domino que vous allez retourner est un double six. ». Elle retourne : trois et quatre. Elle regarde Blandine, moqueuse :

« Ah ben oui, il voit tout.

— Évidemment, je vois tout. Au dernier moment, j'ai changé les numéros à mon avantage. ».

Elles accordent leur incrédulité d'un regard. Je m'en moque, je suis ubiquitaire et cela me suffit pour le moment. Régulièrement, avant de retourner mon domino, je scrute malignement la vieille puis affiche un sourire démoniaque au retournement. Je triomphe bien sûr. La vieille demande revanche mais cela ne m'amuse déjà plus. Lassé, je me lève, déterminé à quitter cet endroit. J'attrape dans le couloir une aide-soignante qui ne me connaît pas encore et, usant de mon charme, je lui fais, extrêmement convaincant :

« Je suis venu rendre visite à un patient mais j'ai terminé maintenant mon entrevue, pouvez-vous m'ouvrir que je rentre chez moi ?

— Bien sûr Monsieur, voilà, je vous ouvre », s'empresse-t-elle, joignant le geste à la parole.

CHAPITRE 2 TRACTATIONS

Quelques pas encore dans le hall de l'hôpital et je suis dehors à respirer le bon air frais de la liberté. *La liberté, c'est cette pucelle quasiment inaccessible, cette nymphe aux yeux doux que seuls les dieux avertis peuvent déflorer, engendrant des héros pour le Monde. La liberté, c'est cet éther qui s'étend à perte de vue marqué du sceau de l'affranchissement. La liberté, c'est ce moment de grâce, de l'autre côté de la barrière. C'est le passage du faux au vrai, du mal au bien, de la servitude à Elle que j'ai nommé : Audace...*

Tout en quittant l'enceinte de l'hôpital, je me remémore avec fierté les étapes de mon évasion. Il est vrai que j'ai usé d'une spontanéité redoutable pour berner l'aide-soignante. *Je m'en suis servi adroitement pour sortir par la grande porte, n'est-ce pas ? !* Ma sortie royale continue à m'enfler d'orgueil tandis que j'arrive au niveau d'un arrêt de tram. Un tram est prêt à partir dans la direction de la demeure de mes grands-parents. Hop ! Je monte dedans. Mon séjour a été si bref qu'un médecin doit encore retenir pour quelques instants mes grands-parents afin de leur expliquer les formalités d'usage d'un internement alors que je jouis de la désinvolture. Nous arriverons sûrement au même moment. Dans le tram, je m'adonne à mon jeu préféré : regarder les visages des gens, voir jusqu'au fond d'eux-mêmes. Je commence par fixer le visage d'un beau jeune homme. Puis je laisse aller mes yeux, sans cligner. Je les repose des tricheries du monde visuel. Les couleurs et les formes se mêlent pour m'exposer tour à tour ses différents visages jusqu'à ce que la vérité m'apparaisse dans sa laideur exquise. *Là ! je l'ai capturé, il a l'air bête sous sa véritable apparence et il porte un nez de cochon. Ah ! Ah !*

« Klin'g ! ». La porte du tram s'ouvre. C'est mon arrêt. Je descends et m'éloigne du wagon de cochons. Je sonne à la porte de l'appartement de mes grands-parents. Ils viennent de rentrer et ont à peine déposé leurs affaires. Ma grand-mère a de la peine à croire que c'est moi et me dévisage à trois reprises avant de me questionner, paniquée : « Mais ! Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi tu n'es pas à l'hôpital ? ». Un sourire de la poitrine au visage, je lui réponds :

« Ils m'ont laissé partir.

— Ah mais ça ne va pas ça, pourquoi ils t'ont laissé partir ? Ah non ! Non !

Non ! Ça ne va pas ! ».

Je l'observe, étonné et amusé qu'elle se fasse tant de soucis. Je me dis que les gens ne savent pas relativiser. À quatre-vingt-cinq ans, une telle inquiétude pourrait la tuer mais elle secoue son squelette rempli d'arthrite, elle tape du pied tout en vociférant. Elle tente de transmettre sa panique à mon grand-père. Il garde cependant son calme alors qu'elle le hèle, et lui ordonne d'appeler les Monier.

Je suis un adolescent de dix-huit ans, à peine majeur, leur petit-fils de surcroît, je me tiens devant eux sans faire le moindre mal et pourtant ils agissent comme s'ils ne pouvaient endiguer mon flot. Je ne comprends pas une telle rudesse à mon égard. Ils m'ont habitué à me choyer, j'étais leur coq en pâte et là, ils me livrent au pénitencier doré comme un criminel ou un fou, je ne sais pas s'il y a une différence. N'est-ce pas un enfermement dans les deux cas ? Je ne mérite pas cela, je suis inoffensif. Tristement atterré, j'essaie de les ramener à la raison : « Je ne suis pas à ma place là-bas, ils sont tous demeurés. ». Ma grand-mère me considère. Navrée, elle me dit : « Écoute, on attend que les Monier arrivent, d'accord ? »

La brigade de secours ne tarde pas à intervenir. Quand ils pénètrent dans l'appartement, je leur annonce la couleur :

« Vous ferez ce que vous voudrez, je ne retournerai pas là-bas. Vous ne m'obligerez pas à aller dans ce cachot. Je suis libre et j'entends bien le rester. Vous êtes venus pour rien, je vous préviens, vous perdez votre temps.

Ébranlée, Mme Monier me considère :

— Mais, voyons ! Édouard, tu en as besoin ! ».

Pour commencer, pourquoi ose-t-elle m'appeler par ce prénom plutôt que par Dieu ? Pendant qu'elle s'obstine à vouloir me persuader d'aller à l'hôpital, son mari prend la situation en main et propose que chacun s'assoie dans le salon pour parler tranquillement. Moi, tout me va, pensé-je, du moment que la chaise est confortable. Je choisis donc le seul fauteuil, c'est plus royal. Les convives s'installent comme à une réunion de la Maison Blanche dans laquelle je siége en tant que Président. Je suis le chef d'orchestre et tout le monde suit mon tempo. Mon grand-père se courbe davantage pour tirer une mauvaise chaise. Il tremble de toutes parts. S'aidant de sa canne, il assoit fragilement ses fesses épluchées